

# Sandrine-Malika Charlemagne, *La Voix du Moloch*

Paris, Velvet, 2020, 192 p., 14,90 euros.

**Mustapha Harzoune**

DANS **HOMMES & MIGRATIONS 2022/2 n° 1337**, PAGES 218 À 219

ÉDITIONS **MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION**

ISSN 1142-852X

ISBN 9782919040612

DOI 10.4000/hommesmigrations.14129

Date de mise en ligne : 01/08/2022

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-hommes-et-migrations-2022-2-page-218?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Musée de l'histoire de l'immigration.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

**Sandrine-Malika Charlemagne, *La Voix du Moloch***

Paris, Velvet, 2020, 192 p., 14,90 euros.

**Mustapha Harzoune**

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/14129>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.14129](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.14129)

ISSN : 2262-3353

**Éditeur**

Musée national de l'histoire de l'immigration

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 avril 2022

Pagination : 218-219

ISBN : 978-2-919040-61-2

ISSN : 1142-852X

**Référence électronique**

Mustapha Harzoune, « Sandrine-Malika Charlemagne, *La Voix du Moloch* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1337 | 2022, mis en ligne le 01 avril 2022, consulté le 27 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/14129> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.14129>

---

tombe pas du ciel » comme le montre Tassadit Yacine dans une passionnante mise en perspective ethnologique. Elle rappelle d'ailleurs que l'initiative de l'entretien ne vient pas de Sayad, l'homme, le savant, directeur de recherche au CNRS, mais d'Ourida, une femme !, du peuple, de sa partie la plus exploitée, la plus invisibilisée, le *lumpen* de l'immigration, une analphabète, baragouinant un sabir – savoureux – où la langue française se contorsionne autour de mots et d'expressions arabes, placés là comme autant de points d'appui. Ourida parle ! et entend transmettre son énergie pour continuer la lutte. Les luttes. Car Ourida n'a cessé de combattre : contre le colonialisme, contre l'exploitation capitaliste, contre la domination des hommes ; à commencer par celle d'un mari veule, ivrogne et violent, un mari qui a trahi mais qui sera soutenu par les militants du FLN qui montent une expédition nocturne pour liquider la jeune nationaliste, droite et constante, elle ! Plutôt le joug colonial que la libération des femmes. Ourida, la fidèle militante, brosse une contre-histoire du nationalisme. Outre qu'elle rappelle la place des femmes dans la lutte pour l'indépendance, elle ose un « *ce n'est pas un front de libération nationale c'est un front de dévastation nationale* » ! Quatre ans avant le Printemps berbère et 40 ans avant les manifestants des rues algériennes. Ourida est une nationaliste, une syndicaliste et une féministe évoluant dans le bidonville de Nanterre, cernée par le machisme, écrasée par la botte coloniale et exploitée par le patronat.

Fatiha mène d'autres combats, contre d'autres hypocrisies, d'autres tabous. Elle appartient à une autre génération et rêve d'émancipation. Si Ourida était une femme seule, seule aussi pour élever sa fille – n'était la molle tutelle de Youcef le beau-frère –, Fatiha aspire à vivre pleinement sa sexualité, en

l'occurrence son homosexualité. Avec fermeté, la jeune femme condamne l'hypocrisie de sa société et préfère la sincérité et le courage des prostitués aux sornoseris des respectables mères ou cousines. Mais Fatiha semble plus fragile – au point d'avoir tenté de se suicider – et, peut-être parce que ses ruptures sont plus radicales, est-elle davantage en proie au doute que son aînée. La force de l'une, les fragilités de l'autre font d'Ourida et de Fatiha deux femmes vivantes, attachantes.

Ni victimes, ni héroïnes, elles sont actrices de leur destin ; à tout le moins essaient-elles. Davantage que de « ruptures », elles portent une subversion/transgression d'un ordre social, d'un ordre masculin, sexuel et généré. Elles cassent les codes ! Dès lors, le combat, inévitable, est frontal pour Ourida, plus dans l'esquive chez Fatiha. Elles continuent de casser les codes, car point de religion ici – dans laquelle aujourd'hui on voudrait enfermer les femmes et de laquelle aujourd'hui d'autres se revendiquent quasi exclusivement.

Pourquoi Sayad n'a-t-il pas publié ces entretiens ? Tassadit Yacine esquisse quelques réponses. Il y aurait le caractère exceptionnel, « *singulier* », prêté – à tort ? – aux deux témoignages. Il y a les craintes d'affaiblir les luttes, de faire le jeu des conservateurs et autres racistes en brisant le front uni de l'immigration. *Exit* dès lors les droits des « minorités » (femmes et Berbères) et pas touche – du moins publiquement – à l'arabité, l'islamité, le patriarcat de l'immigration. Pour autant, les deux préfaciers rattachent le sociologue aux modernes études de genre, notamment parce qu'il contribue à faire de la prise de parole un acte politique et libérateur. Un acte d'une troublante actualité !

M. H.

## La Voix du Moloch

Sandrine-Malika Charlemagne, Paris, Velvet, 2020, 192 p., 14,90 euros.



Voici le troisième roman de l'auteure, écrivaine et comédienne, après *À corps perdus* (Lattès, 1994) et *Mon pays étranger* (La Différence, 2012). Il a pour cadre le Paris du populo, celui des immigrés et des marginaux, des précaires et de la soupe populaire, de la débrouille et du métissage, le Paris du Tout-monde, arrivé d'Algérie, d'Afrique subsaharienne ou de Picardie. Sandrine-Malika Charlemagne est particulièrement douée pour décrire les petites choses du quotidien, montrer, sans démonstration, les injustices, le jeu d'ombres et de lumière des existences.

Alice est métisse. Parents franco-algériens. La « *Mère* » – jamais nommée ! – picarde débarquée dans la capitale. Bosseuse, cabossée, taiseuse, elle rumine ses ressentiments et reproche à ses deux filles d'être nées ! Le père, Amar, est décrit comme « *un homme sombre et mutique, qui ne s'était jamais senti à sa place* ». Tellement peu à sa place qu'il est parti. Laissant femme et enfants.

L'héritage pèse. Poids des généalogies, poids des origines doubles, poids de la domination sociale. Poids des blessures de l'enfance : indifférence, silence, douleur, haine, culpabilité. C'est sans doute pour cela qu'Alice s'en

vient visiter sa mère, devenue une vieille femme, sans compagnie, obsédée par la peur de manquer, et qui place toute sa déraison dans les canassons du PMU. Une heure, la visite, pas davantage. Dans le vieux appartement, la tension est maximale. Parfaitement et insupportablement rendue par l'auteure. Le silence, la rancœur, la méfiance de la mère butent sur le mutisme, les doutes et la haine de la fille. Chacune fuyant le moindre contact avec l'autre. Ces visites sont un supplice. Tellement insupportables qu'elles conduisent Alice à se scarifier, comme pour inscrire le mal, plus profondément, dans sa chaire. La relation toxique empoisonne Alice, lui fait perdre le contact avec le réel jusqu'à entendre une voix... la voix du Moloch qui exige un sacrifice. Cela passera-t-il par cette carabine par un copain offert – quel cadeau ! ? – cachée derrière un rayon de poésie ? La réussite de ce texte tient autant à l'effet produit chez le lecteur qu'à cette tension qui court, tout au long du récit, tension portée par la fragilité d'Alice, le déséquilibre de la Mère et cette voix... la voix du Moloch.

Tout cela est sombre et lourd. Mais la lumière est là ! Comme en contrepoint, l'expression de la vie à portée de main, incarnée par les amis d'Alice, chacune et chacun apportant qui son énergie, qui sa résilience, qui sa force, sa combativité, l'amour de la beauté. Cette beauté, censée sauver le monde, est là, dans l'immensité du ciel ou dans la littérature. Elle est chez Juba, le clando algérien qu'Alice épouse pour déjouer la froide rigueur de la loi. Elle est chez Nicole, son aînée, magnifique figure de femme qui a socialement dégringolé mais qui conserve joie de vivre et volonté de « *toujours aller de l'avant !* » Elle dont la grand-mère est morte à Auschwitz et qui voue une adoration pour sa propre mère. Nicole « *prononçait le mot "Maman" en traînant toujours délicatement sur le "a". Alice enviait*

*cet amour filial. Cela lui était totalement étranger* ». Elle est aussi chez Aminata, la slameuse qui se démène entre boulots mal payés et logements précaires pour vivre sa passion. Aminata, elle aussi, chérit sa mère – « *la perle de ses yeux* » – quand Alice se démène et s'emmêle dans ces « *putains de liens* » : « *Non, la Mère méritait mieux que ça. Tout le monde devrait avoir droit aux beaux paysages, à se rouler dedans jusqu'à l'épuisement, à croquer une pomme sur un banc et y rester jusqu'à la tombée de la nuit, si bon lui semble. Le travail l'a détruite. L'a déglinguée. L'a bousillée.* »

Alice est un personnage dostoïevskien, harcelé par des sentiments mêlés et contradictoires à l'égard de sa mère, tourmenté par l'ombre du père algérien. Le couple franco-algérien n'a pas fait long feu ici, et la Mère ne veut plus entendre parler de ce passé, quand sa fille le recherche, dans une vieille photo, chez Juba, « *son frère de cœur* » ou une rencontre d'un soir. Sandrine-Malika Charlemagne aborde ici le thème de l'« *hainamoration* », sur fond de crise sociale et de quête des origines. Alice sortira-t-elle indemne de ce récit ? La beauté la sauvera-t-elle ?

M. H.

## Em

Kim Thúy, Paris, Liana Levi, 2021, 160 pages, 15 euros.



Il est peu fréquent que l'illustration de couverture soit aussi judicieuse. Ici, des fils s'échappent d'une boîte en carton à peine entrouverte. Ils montent, sous l'effet d'une étrange attraction, ou gisent sur le sol. Ils se mêlent et s'entortillent. Fragiles, ils cassent ; plus solides, ils se dressent et se ramifient. Ces fils ce sont des vies d'hommes et de femmes qui peuplent l'impressionnant récit de Kim Thúy. L'écrivaine québécoise, d'origine vietnamienne, qui a fui le Vietnam en 1975 avec ses parents, revisite, sur un mode nouveau et bouleversant, la colonisation, la guerre et l'exil vietnamien. L'illustration, œuvre de Louis Boudreault, ramasse la délicate structure du livre qui voit des êtres piétinés par l'Histoire ou s'en extraire, miraculés et victorieux. Kim Thúy démêle, tire, suit, revient, croise, dénoue, perd ces fils, délicatement, à hauteur de destins, fragiles ou durants.

La guerre ? Oui, « *encore* » ! Car « *dans cet exercice qui leur est commun, l'humain se révélera à la fois fort, fou, lâche, loyal, grand, grossier, innocent, ignorant, croyant, cruel, courageux... Voilà pourquoi la guerre. Encore.* » Le livre refermé, le